

Notes de lecture

Andrea Fischer-Tahir – *Brave Men, Pretty Women? Gender and Symbolic Violence in Iraqi Kurdish Urban Society*

(2009). Berlin, EZKS, 206 p.

Placé sous l'égide de la théorie de la « *violence symbolique* » de Pierre Bourdieu, de la « *description dense* » de Clifford Geertz et de l'approche de « *savoirs genrés* » inspirée de celle de « *savoirs situés* » de Donna Haraway, cet ouvrage est l'une des rares références sur la question des genres au Kurdistan.

Chaque chapitre constitue en soi une monographie. Le premier porte sur le lieu de l'enquête, la ville de Suleymaniye. La destruction des villages kurdes sous Saddam Hussein, qui a provoqué un exode rural massif, explique la taille de cette ville aujourd'hui, proche du million d'habitants et la chute de la population rurale dans l'ensemble de la province, dont elle est le chef-lieu, de 53 % en 1977 à 28,5 % en 1987. La ville connaît cependant ses plus grandes transformations historiques après 1991, date de l'établissement d'une région réellement autonome, pour prendre

l'allure, dans les années 2000, des autres grandes métropoles du Moyen-Orient, avec ses galeries commerciales et ses zones d'habitations, ses *gated communities*. L'économie urbaine, fondée sur la rente, ne profite cependant qu'à une élite ; à titre d'exemple, 28 % des hommes et 82 % des femmes se trouvent exclus du 'marché du travail'. Cette asymétrie, en soi significative, explique la contestation féminine dont la ville est la capitale à l'échelle du Kurdistan.

Le deuxième chapitre, intitulé « Famille, maison et honneur », analyse d'une part le statut de la 'personne', d'autre part les matrices matrimoniales traditionnellement observées dans la société kurde. Les codes bien établis ne s'appliquent cependant pas à tous. Les lieux de rencontre et partant de choix matrimoniaux se multiplient dans le monde intellectuel et universitaire, de sorte que les unions y résultent, en principe du moins, des choix individuels des conjoints et non plus des décisions parentales.

En règle générale, la division de l'espace entre l'intérieur, réservé

à la féminité, et l'extérieur, domaine de la masculinité, continue à prévaloir même dans le milieu intellectuel. L'« *extérieur* » permet aux hommes de sortir des conflits internes de la maisonnée et de cesser d'être un *naw mal* (« l'homme de/dans la maison ») (p. 55). « *Avoir à faire* » en ville assure à l'homme un statut social, mais le contraint aussi à une vie quasi nomade dans l'espace urbain.

Le chapitre recense également le vocabulaire de la honte, à la fois 'unisexe' et genré : si les termes *eyb* (honte) et *heya* (honneur, réputation), l'un et l'autre polysémiques, sont couramment utilisés en association avec la féminité et la masculinité, celui de *şerim* (*şerm*, honte) dispose d'un sens (quasi spécifiquement) féminin : il désigne la timidité, la modestie, l'évitement du regard ; à l'origine d'un prénom (*şermin*), il sanctionne positivement la femme qui se particularise par lui. En revanche, comme dit l'un des interlocuteurs de Fischer-Tahir, il ne sied pas à un homme d'avoir le *şerim* puisque, pour lui, c'est une « disgrâce (*eyb*) » (p. 65).

Le troisième chapitre, « Langage du corps et espace », montre que les situations atypiques (présence d'une femme de taille plus élevée que les hommes dans le milieu du travail ou provenance d'une grande famille de combattants, lui confèrent une légitimité supérieure), déstabilisent les rapports

de domination fondés sur le genre. Dans nombre de contextes, la « *violence symbolique* » des hommes est défiée par une « *contre violence symbolique* » féminine, dont le rire collectif, d'apparence innocent, qui fragilise les hommes dans la reproduction et la légitimation de leur supériorité au quotidien. Ce chapitre porte une attention particulière aux manières d'être genrées dans le « *façonnage de l'espace* » : normes pour s'asseoir en public, « *occuper un bureau* » (et ce, aussi bien dans le service public que dans les ONG), usage, par les jeunes femmes, du *kleenex* comme signe de « *modestie, pureté et innocence* [soulignant] *la vulnérabilité sociale féminine et son besoin d'être protégée* » (p. 79), timbre de voix ou encore modes vestimentaires refaçonnant l'espace urbain, et partant, modes d'urbanité. Autre signe de ce marquage genré de l'espace : les femmes se trouvent dans la quasi-obligation de porter des habits traditionnels lors des fêtes et de les 'kurdifier' ainsi en les féminisant, alors que les hommes peuvent parfaitement s'offrir au regard public en costumes occidentaux.

Le quatrième chapitre, (« Hommes et femmes en couleur ») propose une lecture des couleurs genrées dans l'espace public : la masculinité est associée au noir, la féminité au blanc, symbole du 'bon' et du 'vrai', de l'innocence et de la sagesse. Le

'blanc kurde' sert en outre à distinguer la féminité kurde de celle, arabe, associée au noir. Le rouge, inséparable de la religion et du nationalisme kurde, désigne aussi le plaisir et la célébration, associés, de préférence, à la féminité.

Dans le cinquième chapitre, intitulé « Parler de se marier », Fischer-Tahir montre que si 77 % des femmes se marient avant 23 ans, les femmes des milieux intellectuels repoussent l'âge du mariage et transforment le lieu de travail en lieu de mixité (y compris par l'organisation de fêtes) et de choix matrimonial. Les interdits, imposés ou intériorisés par les femmes elles-mêmes, résistent cependant dans le domaine du mariage mixte, notamment avec les Arabes. Le chapitre propose également une déclinaison genrée du vocabulaire des 'rôles' : la femme dans le couple (idéal ou imagé, plutôt que réel !) incarne le *şerim*, la modestie, la tendresse et la passivité et l'homme le pouvoir, la force, l'autorité, l'initiative et la décision. Bien codifié et d'apparence intériorisé, ce modèle est-il cependant respecté ? Fischer-Tahir en doute. Elle montre en effet que du moins les jeunes femmes à l'université ou ayant une grande visibilité publique ont recours à deux autres registres pour définir la place des hommes dans la société, dont le premier est certes associé à la force, mais à une force brutale et injuste :

zordari (oppression, tyrannie). Le deuxième, qui s'incarne dans le vocable de *tirsnok* (peureux, lâche), qui caractériserait selon elles la masculinité, suggère que la domination et le courage ne font guère bon ménage.

Le sixième chapitre, « Écrire sur la sexualité », donne un aperçu de la littérature qui commence à voir le jour sur ce thème sensible. Ainsi, la maison d'édition quasi-officielle Shivan (« Berger ») a marqué un double coup en publiant d'abord *Le guide de la famille*, de Fazil Hamet, puis *L'océan des crimes : recherche scientifique sur la prostitution et le trafic [du corps] au Kurdistan*, de Khandan Muhammed Jeza. Le premier, écrit d'un point de vue masculin et se réfugiant constamment derrière des auteurs occidentaux reconnus, recommande le mariage pour vivre et réguler sa sexualité. Le deuxième, paru en 2007, remet ouvertement en cause les puissants kurdes d'ici-bas dans la propagation de ce phénomène et établit un lien on ne peut plus explicite entre la prostitution et le pouvoir : « *Du côté des hommes, la prostitution ne renvoie naturellement pas aux seuls besoins sexuels. Elle est à mettre en lien avec le pouvoir* » (p. 149).

Le septième chapitre, sur « Nourriture de femmes, nourriture d'hommes », analyse la transformation du régime alimentaire au Kurdistan où, comme dans le reste du Moyen-Orient, on

assiste au passage à une alimentation carnée quasi quotidienne. À ceci près, cependant, que les femmes restent davantage attachées aux pratiques végétariennes que les hommes, voire, soucis d'hygiène et de beauté obligent, en développent d'autres. Enfin, souligne l'auteure, la socialisation alimentaire, comme la préparation des feuilles de vignes farcies, est intra-féminine, mais sa consommation peut avoir pour enjeu l'entrée dans le 'marché matrimonial', notamment à travers les pique-niques commençant avec les festivités de Newroz le 21 mars.

Le dernier chapitre, « La célébration de la beauté », suggère que le terme *ciwan*, synonyme du beau, est quasi exclusivement utilisé pour évoquer la gent féminine. La beauté féminine est par ailleurs étroitement associée au respect « *des règles de la société kurde et symbolise la souffrance nationale* ». Mais la quête de la beauté déborde désormais le seul milieu des femmes, pour être recherchée, notamment à travers la création artistique, par les hommes.

On ne peut que savoir gré à Andrea Fischer-Tahir d'avoir capté ce 'moment' si particulier de l'histoire kurde. Son livre constitue une référence, ne serait-ce que par les données qualitatives qu'elle fournit, les entretiens qu'elle cite, l'état de la littérature qu'elle établit et le magnifique lexique qu'elle propose. On peut cependant aussi regretter que l'auteure soit restée trop dépen-

dante d'une théorie de la domination masculine, intelligemment utilisée pour lire le Kurdistan d'Irak, mais guère repensée, critiquée et reformulée en fonction de la somme imposante de données empiriques recueillies. De même, il semble que l'auteure a quelque peu abusé de la théorie de la violence symbolique de Bourdieu ; pourtant, dans nombre de pages, on voit combien, loin de la violence symbolique, on est bien dans la construction d'une nouvelle féminité, à la fois individuelle et collective, puisant ses sources des années de militances féministes, mais aussi se nourrissant d'une différenciation de classe que désormais la société kurde engendre elle-même et qu'elle doit assumer également par elle-même. L'expression « *contre violence symbolique* » ne me semble pas constituer une contribution théorique à même d'expliquer ces résistances et différenciations.

Comment ne pas saluer cependant l'œuvre accomplie dans un contexte complexe et difficile et, surtout, comment ne pas espérer que l'auteure, si fine observatrice, puisse, à l'avenir, retrouver ses lecteurs et lectrices avec de nouvelles constructions théoriques dont la portée dépasserait le seul cadre du Kurdistan ?

Hamit Bozarslan

Historien et sociologue
Directeur d'études à l'EHESS

Audrey Lasserre et Anne Simon (eds) – *Nomadismes des romancières contemporaines de langue française*

(2008). Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 220 p.

D'emblée, le titre intrigue. Quels liens y a-t-il entre les « *nomadismes* » – et la forme plurielle est ici chargée de sens – et les femmes, quelle lumière ce concept peut-il jeter sur leurs productions littéraires ? Voilà la question autour de laquelle s'est organisé le colloque dont on a les actes ici, sous la responsabilité de deux universitaires qui ont déjà donné des réflexions riches et suggestives sur l'écriture des femmes.

Les valeurs traditionnelles font de la femme la gardienne du foyer, fidèle Pénélope chargée de l'entretien du quotidien. On sait quelles connotations négatives s'attachent à la 'femme publique', celle qui se déplace hors de l'espace assigné. De même, une personne 'déplacée' se trouve au mauvais endroit ou encore déroge aux usages, comme le fait celle qui sort du rôle féminin en 'bougeant' au sens propre (marcher, voyager) ou au sens figuré (écrire, publier). Enfin, et peut-être surtout, l'écriture, 'sortie' spectaculaire, déplacement en soi, peut être elle-même nomade. L'écriture des femmes, associée de manière stéréotypée à l'intimisme et à l'« *auto-enfermement* » (p. 10), se révèle au contraire dans ce livre

multiple, ouverte, pourrait-on dire, aux quatre vents. Tous ces nomadismes sont donc au centre des réflexions des dix-neuf personnes, quinze universitaires (enseignant-e-s et étudiantes) des États-Unis, d'Angleterre et de France, et quatre écrivaines.

« *Nomade* », du grec « *pasteur* », désigne la personne sans habitation fixe. Dans le *Petit Robert* électronique, l'entrée suivante est « *No man's land* », terme désignant une zone prise entre les lignes ennemies et donc précaire, périlleuse. Dans l'introduction et la conclusion, intitulées respectivement « *Women's Land* » et « *Nomads' Land* », les directrices de publication repensent cette expression au féminin et au pluriel des voix et des pratiques. Ce faisant, elles élargissent le sens commun, pour lequel le nomadisme n'est ni une philosophie ni un système, mais simplement « *le genre de vie des nomades* ». Le sens courant est attaché à un nom et à un adjectif bien plus qu'à un verbe ; autrement dit, il désigne un état, volontaire ou non du reste : on ne choisit pas nécessairement d'errer, d'être sans foyer. Une « *personne déplacée* », c'est aussi un apatride, un réfugié. On est parfois nomade par la force des choses, donc, mais on peut aussi revendiquer fièrement cet état. Nombre d'auteurs contemporains, hommes et femmes, ont fait de l'acte scriptural une forme privilégiée de mouvement : « *Je ne prétends*

pour ma part avancer qu'en écrivant », affirme Assia Djebar, citée en exergue du livre.

L'espace éditorial fait l'objet ici de deux études. Traitant des formes d'enfermement dont témoignent les romancières algériennes qu'elle a interviewées (réticences du mari, manque d'argent propre alors qu'il faut souvent se faire éditer à compte d'auteur, etc.), Christine Détrez en conclut que publier « *quand on est une femme en Algérie revient à se déplacer, que ce soit symboliquement ou concrètement* » (p. 32). Delphine Naudier parle de l'« *interdiction du nomadisme* » (p. 53) et d'une assignation à « *résidence sexuée* » (p. 51) qui enferment les femmes – et leur écriture, vue de façon réductrice – dans une catégorie monolithique. Comme Christine Détrez, elle affirme la nécessité de se dégager de cet espace symbolique stéréotypé et dévalorisé.

Mais sortir des pratiques et des représentations traditionnelles ne va pas de soi et quelques articles portent surtout sur l'échec ou les apories du nomadisme ou, plus généralement, sur les transgressions de divers genres (transgresser, c'est « *passer outre* », selon le dictionnaire, rappelant encore l'idée de déplacement liée à ce mot). Ainsi, Anne N. Mairesse étudie les retombées du choix, par Anne Garréta et Lydie Salvayre, de narrateurs masculins. Si elle affirme de façon convaincante que la première, par ce choix, « *met un terme à la guerre des*

sexes » (p. 102), l'argumentation porte moins quand il s'agit de la seconde, dont les narrateurs masculins vilipendent une conjointe à la fois bête et tyrannique. Armelle Le Bras-Chopard apporte la preuve que Catherine Millet, qui décrit ses expériences sexuelles comme libératrices, tomberait dans un nouvel esclavage en se croyant « *sujet parce qu'elle a, de son plein gré, pris la posture de l'objet* » (p. 142). Toute mobilité géographique n'est pas non plus émancipatrice. Shirley Jordan montre que plusieurs personnages de Marie NDiaye présentent une version inversée et dysphorique de la nomade telle que célébrée par Rosi Braidotti ; au lieu de la mobilité et de la liberté identitaires, on se trouve face au déracinement et à l'exclusion, voire à l'expulsion, aux mains d'une famille inhospitalière. De même, pour Simon Kemp, les voyageurs de Marie Darrieussecq sont aux prises avec des « *troubles géographiques* » (p. 161) et risquent de devenir étrangers partout, y compris dans le pays où ils sont nés. En revanche, le passage par des « *non-lieux* » comme les aéroports constitue un pas vers « *une libération de la géographie, et une occasion de recréer son identité* » (p. 166).

Plusieurs auteures dont il est question dans ce livre sont en effet des exilées, des migrantes, des errantes ou des transfuges. Dominique Combe présente

l'« *écriture migrante* » (terme formulé au Québec et souvent utilisé dans ce livre) de Régine Robin, Française établie depuis longtemps à Montréal et dont l'œuvre critique et créatrice porte essentiellement sur les passages (entre les lieux, entre les langues). Aline Bergé-Joonekindt traite, chez Zahia Rahmani, d'un « *souffle nomade* » (p. 173), il s'agit, chez elle, de « *relater et relier ; avancer et recommencer* » pour mieux dire « *la quête et [le] tremblement du sens qui habite et porte les êtres, la vie et l'écriture* » (p. 183). L'« *œuvre vagabonde* » (p. 185) d'Assia Djebar retient André Benhaïm, qui s'attarde notamment à la marche comme mouvement géographique et comme moteur et motif de l'écriture. Enfin, Mireille Calle-Gruber traite de l'« *écriture anachorète* » (p. 199) d'Andrée Chedid, qui chercherait par tous les moyens à « *s'infinir* » (p. 202). Selon cette lecture, le nomadisme, c'est « *se demander à l'autre, accepter de se recevoir de l'autre* » (p. 207).

D'autres écrivaines pratiquent aussi le nomadisme à même l'écriture. Anne Simon présente une traversée fine et sensible de l'œuvre d'Annie Ernaux, axée sur un « je » pluriel, traversé de diverses voix et résolue à dévoiler l'intime, à le rendre social et public. Dans sa lecture des *Prostituées philosophes* de Leslie Kaplan, Audrey Lasserre affirme que l'auteure « *ne recourt ni à la*

définition, ni à la catégorisation mais pose une question, qui reste ouverte, sans réponse » (p. 131), du type : « *Une femme qu'est-ce que c'est ?* » (p. 133).

Certains articles, bien qu'éclairants, cadrent moins bien dans la problématique générale : Diana Holmes propose une lecture essentiellement narrative de l'œuvre de Nancy Huston ; Éliane DalMolin s'attarde aux écueils du « *vouloir montrer* » (p. 102) chez Annie Ernaux, Lydie Salvayre et Amélie Nothomb ; Séverine Gaspari analyse les croisements génériques à l'œuvre dans les romans de Fred Vargas. À s'étendre ainsi à l'infini – toute transgression, toute interrogation, tout dispositif textuel n'est pas nomade –, le concept risque de perdre sa précision et sa pertinence. Par ailleurs, son aspect 'genré' mériterait d'être interrogé, puisque les principales théories du nomadisme sont le fait des hommes, dont Gilles Deleuze et Félix Guattari, souvent cités ici.

Enfin, les méditations de quatre écrivaines ponctuent l'ensemble et lui communiquent chaque fois un souffle nouveau. Vénus Khoury-Ghata parle de ses va-et-vient entre deux langues, le français et l'arabe. Annie Ernaux traite de l'importance de consigner les petits gestes et les paroles anodines qui, autrement, seraient irrémédiablement perdus. Régine Detambel se demande s'il peut y avoir une écriture nomade,

puisque toute écriture « *s'ancre dans le corps même* » (p. 117), pour affirmer ensuite que le nomadisme tient précisément à « *cette oscillation, cet incertain pulsatile et charnel* » (p. 119). Enfin, Pierrette Fleutiaux évoque les « *voyages avec tes phrases* » (p. 170), elles qui naissent du mouvement mais créent aussi « *le lieu que tu cherchais* » (p. 170).

Ressort de l'ensemble une vision du nomadisme des femmes comme lié à la fois à la transgression des normes de genre, à l'identité, au corps et au désir, à la traversée des espaces et des langues, au mouvement infini de la voix et de l'écriture. Il s'agit de remettre en question, certes, mais avant tout d'ouvrir : les mots comme les espaces, les définitions comme les certitudes. En somme, le nomadisme, comme on le lit en conclusion, a de multiples dimensions ; c'est une pratique littéraire « *qui est aussi une pratique sociale, voire éthique et politique* » (p. 209).

Nomadismes des romancières contemporaines de langue française forme un tout d'une belle tenue : qualité de la réflexion et de l'écriture sont au rendez-vous et ces regards complices et compréhensifs mais rarement complaisants éclairent les œuvres convoquées. Rigoureux mais libre de tout jargon rébarbatif, le recueil s'adresse autant aux spécialistes qu'à un lectorat cultivé plus général. Il propose, pour rendre compte de

l'écriture des femmes, un concept dont les textes qui le composent illustrent amplement la pertinence. Concept aux contours flous si on veut être sévère, ou encore, pour rester dans l'esprit du livre, notion au sens... nomade. Ainsi, le mot même, à défaut d'être défini avec précision, recèle un immense pouvoir de suggestion et d'interprétation.

Lori Saint-Martin

Professeure
Département d'études littéraires
Université du Québec à Montréal

Martine Court – *Corps de fille, corps de garçon : une construction sociale*

(2010). Paris, La Dispute « Corps, santé, société », 252 p.

Comment les enfants acquièrent-ils des dispositions corporelles et des rapports au corps différenciés en fonction du sexe ? Telle est la question centrale de l'ouvrage de Martine Court paru dans la collection « Corps, santé, société ». Dès les premières pages, l'auteure se place résolument dans le champ de la sociologie du genre et souligne la nécessité d'articuler le genre aux classes sociales pour étudier « *des processus de socialisation à l'œuvre dans la construction des corps sexués* » (p. 39). Deux pratiques fortement sexuées sont retenues : le sport, entendu dans sa dimension de performance et de dépassement de soi et le « *travail de l'apparence* », défini comme « *l'ensemble des pratiques qu'un individu met en œuvre dans le but*

de modifier son apparence de manière plus ou moins partielle et à plus ou moins long terme » (p. 21). Son objectif est ici de saisir ce qui se passe aux marges de catégories *a priori* homogènes que sont les filles et les garçons. Aussi, l'intérêt de la démarche de l'auteure est d'accorder une place importante aux dispositions corporelles qu'elle qualifie d'atypiques.

Dans un rapide premier chapitre, le livre en comporte cinq au total, après avoir replacé son objet d'étude au regard d'autres travaux portant sur la socialisation et critiqué les interprétations naturalisantes de Margaret Mead et d'Elena Gianini Belotti, l'auteure présente la méthodologie utilisée : quarante entretiens réalisés avec des enfants d'une dizaine d'années, vingt-six entretiens conduits auprès de parents – principalement les mères – et des observations des séances d'éducation physique et du déroulement des récréations de trois classes de CM2 de deux écoles situées dans la région lyonnaise. La famille, les pairs, les magazines et la télévision constituent les principaux agents de socialisation étudiés par Martine Court.

Toute sa démonstration est élaborée à partir de dix portraits d'enfants, formant la trame des quatre chapitres suivants. Deux chapitres sont consacrés aux filles – les chapitres II et III –, respectivement à celles qui « se

préoccupent de manière importante de leur apparence et qui n'ont aucune attirance pour le sport », puis à des filles « *dotées de dispositions corporelles atypiques pour leur genre* », c'est-à-dire, pour l'auteure, des filles s'intéressant « *peu au travail de l'apparence et / ou éprouvant un goût prononcé pour le sport* » (p. 13-14). Les deux derniers chapitres – les chapitres IV et V – se focalisent, quant à eux, sur les garçons selon un schéma identique, le sport remplaçant le « *travail de l'apparence* » comme support de l'argumentation.

Pour chaque portrait, Martine Court présente le cadre dans lequel chaque enfant évolue, le niveau d'études et l'activité de ses parents ainsi que leur relation au « *travail de l'apparence* » et à la pratique sportive. Ces deux pratiques pivots servent d'axes à la démonstration mais accentuent le caractère binaire du cadre d'analyse alors même que l'auteure montre, et rappelle, à plusieurs reprises, la complexité de ces agencements. Virginie, par exemple, est décrite à la fois comme ne pouvant « *s'empêcher de prêter attention à ses vêtements et à sa coiffure* » (p. 106), ce qui la place dans des activités « *qui s'observent plus souvent chez les filles que chez les garçons* » et comme aimant « *se dépenser, affronter les autres sur le terrain sportif et l'emporter sur eux* », c'est-à-dire « *des dispositions qui s'observent plus*

fréquemment chez les garçons » (p. 110). L'ambivalence ainsi soulignée constitue bien l'apport principal de ce livre.

Le choix pour les portraits, déjà éprouvé notamment par Bernard Lahire – directeur de la thèse dont est issu cet ouvrage –, nous fait entrer dans l'intimité de ces enfants et presque dans leur quotidien. Cette présentation des résultats pâtit de quelques répétitions de formules parfois maladroites comme l'illustre l'utilisation, à plusieurs reprises, dans les deux chapitres consacrés aux filles, de l'expression « à la mode » associée aux vêtements ou à la coiffure. Outre le fait que l'auteure ne définit jamais ce qu'elle entend par « vêtement ou coiffure à la mode », formulations qui tendent à masquer la dimension sociale de ce qui est perçu comme étant « à la mode », elle ne les utilise qu'exceptionnellement pour qualifier les tenues vestimentaires ou les coiffures des garçons. Ces expressions apparaissent synonymes de « travail de l'apparence » et renforcent la classification féminine de cette activité. Martine Court écarte un peu rapidement le « travail de l'apparence » des garçons, y compris lorsqu'un extrait d'entretien paraît contredire l'analyse proposée. Ainsi, bien que Mathieu porte presque toujours des tenues de sport et que sa mère indique que la plupart de ses vêtements sont bleu clair ou bleu marine, l'auteure conclut

que : « *En dehors de cette préférence pour les vêtements de sport, Mathieu n'accorde pas une grande importance à son apparence vestimentaire* » (p. 157). Régulièrement, l'adoption de vêtements de sport est justifiée par le « confort » qu'ils sont supposés apporter, préoccupation qui l'emporterait sur l'apparence (p. 195), négligeant de fait ce dernier point que donne pourtant à voir l'homogénéité des tenues masculines. L'auteure reste ainsi parfois trop proche des discours communs comme le montre également le rôle attribué aux médias. Cherchant à comprendre l'influence « *des modèles connus et diffusés par la presse ou la télévision [...] sur les conduites en matière de sport et de travail de l'apparence* » (p. 38), elle accorde de l'importance à l'identification des filles aux chanteuses qui serviraient de modèles, mais ne considère pas les sportifs, auxquels beaucoup de garçons s'identifient pourtant, comme porteurs d'une semblable influence : « [leur indifférence au travail de l'apparence] *peut trouver son principe dans le fait que les garçons ne disposent pas de modèles masculins susceptibles de susciter chez eux le désir de travailler leur apparence* » (p. 181). On regrette, au final, que ces différences soient plus affirmées que démontrées.

En dépit du recours fréquent aux extraits d'entretiens et aux observations qui rendent la

lecture vivante et soulignent les processus de socialisation dans leur diversité à l'œuvre dès l'enfance, le peu de références mobilisées handicape la démonstration et l'ancre trop profondément dans le cadre microsocial étudié. D'ailleurs, le parti pris de l'écriture n'est pas sans effet sur la lecture des résultats, les portraits des filles commençant tous par une analyse relative au « *travail de l'apparence* » tandis que ceux des garçons débutent par le sport. De plus, cet ouvrage ne comporte pas de bibliographie et les travaux de Danièle Kergoat notamment, qui a montré depuis longtemps la pertinence d'appréhender de façon articulée le genre et la classe sociale, semblent être ignorés de l'auteure, tout comme le sont ceux prônant 'l'intersectionnalité' des rapports de classe, de genre, de sexualité, d'âge ou de race.

Cependant, ce livre éclaire le vécu subjectif du processus de socialisation dans lequel de jeunes enfants sont impliqués. L'apport de cette enquête réside également dans la place accordée aux garçons tant ces derniers sont peu présents dans les analyses se revendiquant de la sociologie du genre. Cet angle d'approche fournit ainsi des éléments complémentaires de connaissance de la construction sociale des identités de sexe et de genre et confirme que l'ordre du genre s'impose dès les premières années. Puissants vecteurs de socialisation, les

parents n'en sont pas moins les principaux garants, comme la mère de Jérémy qui regrette que son fils « *pleure facilement* » et qu'« *il ne sache pas se défendre contre les agressions* », trouvant ainsi qu'il adopte un comportement de « *fi-fille* » (p. 226). Enfin, ce livre donne à voir les modalités de la division du travail domestique et illustre la perpétuation de l'association de l'intérieur au féminin et de l'extérieur au masculin. On en vient à souhaiter que l'auteure poursuive ses travaux par un suivi de ces enfants sur la longue durée afin de saisir l'entrée dans la sexualité ou l'orientation scolaire, autant de situations dans lesquelles s'impose l'ordre du genre.

Nicolas Divert

Post-doctorant au laboratoire CRESPPA-GTM
UMR 7217, CNRS, Université Paris 8

Magdalena Rosende et Natalie Benelli (eds) – *Laboratoires du travail*

(2008). Lausanne, Antipodes, 164 p.

« *Dans un monde où les dominations ne cessent de se renforcer, réfléchir sur le travail devrait incarner une forme de résistance* ». Cette belle phrase de Sabine Masson, qui ouvre la contribution qu'elle fait ici, pourrait figurer en exergue de l'ouvrage, tant il est vrai que celui-ci montre et démontre que penser le travail en tenant compte de toutes ses dimensions ouvre sur une véritable sociologie critique.

Comme le disent Magdalena Rosende et Natalie Benelli en introduction, le travail est abordé ici « *sous toutes ses facettes (salarié, domestique, scientifique, de mise au monde et de care), ses divisions (sociale, sexuelle, internationale), les rapports de pouvoir qui le structurent, les transformations et les représentations dont il fait l'objet* ». Diversité à laquelle il faut ajouter les positions différentes des auteur-e-s dans le champ académique, positions qui vont de la doctorante au professeur retraité.

L'unité n'est donc pas perceptible au premier regard. Cependant, la référence aux travaux de Françoise Messant, aux champs qu'elle a défrichés mais aussi à sa curiosité intellectuelle et à son énergie pour travailler sans relâche à introduire les rapports sociaux de sexe au centre de la sociologie du travail, offre le fil rouge de cet opus.

Il s'agit donc ici véritablement d'un bouquet offert à Françoise Messant à l'occasion de son départ en retraite que ce *Laboratoires du travail*. Un bouquet chamarré, multicolore, où tous les thèmes de la sociologie du travail sont véritablement travaillés, scrutés, analysés, mesurés. Sans doute pourrait-on, en cherchant bien, trouver des manques. Néanmoins, la liste semble bien exhaustive : les démêlés avec le terrain, la grève, le collectif de travail, la mise au monde comme travail, la mondia-

lisation, le *care*, la colonialité, la division sexuelle du travail, le marché du travail, l'outil...

Mais si l'on poursuit la métaphore, plus que d'un bouquet il faudrait parler de composition florale. Car le genre traverse tous ces articles. Et pas n'importe quel genre, mais celui qui met en scène un rapport dissymétrique et hiérarchique entre les sexes, un rapport qui organise structurellement la société.

Bref, ce *Laboratoires du travail* est dans une parfaite consonance avec les travaux de Françoise Messant qui est une des rares francophones, à ma connaissance, à avoir mis au travail féministe la sociologie du travail, toute la sociologie du travail, et non tel aspect sur lequel elle se serait spécialisée.

Il serait difficile de rendre compte de la richesse de ce petit ouvrage tant il décline toutes les conjugaisons et modulations possibles du couple travail-genre. Parfois en s'attaquant à des thématiques ou des terrains nouveaux : je pense ici à l'article de John Allen qui pose la question de la responsabilité au travail dans un contexte de mondialisation¹ (« Responsabilité et mondialisation : au-delà du système de *sweatshop* »). C'est

¹ Cet article renvoie à l'intérêt de Françoise Messant sur ce problème. Cf. Françoise Messant et Marianne Modak (2002). « Restructuration de l'entreprise et responsabilité : des effets (in)attendus chez les employées ». *Cahiers du genre*, n° 32.

aussi le cas de : « Le travail de mise au monde » de Marilène Vuille. Il s'agit là de faire travailler les catégories de la sociologie du travail totalement hors de ses cadres habituels puisqu'elle analyse, à travers la méthode de l'accouchement sans douleur apparue au début des années 1950, l'accouchement comme un travail (« *la femme exerçait avec d'autres un travail sur son propre corps au travail* »).

Un peu à l'inverse, c'est-à-dire la reprise d'un thème classique mais qui est ici revitalisé, on peut citer l'article d'Alfred Willener « Le travail et l'outil » ou celui de Laurence Marti sur la grève de Bulova Watch Co², à Neuchâtel, en 1976. À travers le suivi de cette grève, à cette période charnière que furent les années 1970-1980, l'auteure fait apparaître la transformation en cours des relations de travail et, au-delà, des rapports de travail. Ici, c'est la prise en compte du 'privé' dans les revendications de l'usine en grève qui permet cette analyse.

Qui permet également de porter un regard neuf sur ce fait paradoxal que sont les collectifs de travail dans la restauration³, à une époque marquée au contraire par le dépérissement des

collectifs, dans un contexte caractérisé par un très fort *turn over* et l'absence d'un corps de métier. Là encore, c'est en partant du principe que l'on ne peut évacuer « *l'articulation avec la sphère privée* » que l'auteure peut expliquer l'apparition et le maintien de ce collectif de travail paradoxal. Ces résultats montrent la nécessité de ce que les travaux portant sur les services tiennent compte du genre.

Enfin, Patricia Roux réinterroge la division sexuelle du travail (« Conceptions profanes de la division sexuelle du travail »), concept canonique de la sociologie du travail féministe. Pour analyser le discours des hommes et des femmes rencontrés, elle s'inspire des trois conceptions de l'égalité mises en avant par Christine Delphy⁴ et qu'elle nomme ici l'égalité substantielle, l'équité et l'équivalence. À partir d'un scénario imaginaire, on demande à chaque interviewée de fixer la contribution domestique de chacun des membres du couple, sachant que celui-ci évalue à 40 heures par semaine le travail nécessaire pour effectuer le travail domestique (travail parental inclus). L'auteure montre en conclusion que si la majorité des personnes enquêtées adhèrent à la norme de l'égalité, la conception qu'elles ont de

² « Retour sur une grève dite exemplaire. La grève de Bulova Watch Co, Neuchâtel, 1976 ».

³ Angélique Fellay : « La force des collectifs de travail dans la restauration : entre fonction sociale et impératif stratégique ».

⁴ Cf. (2001). « Égalité, équivalence et équité ». In Delphy Christine. *L'ennemi principal*. Tome 2 : *Penser le genre*. Paris, Syllepse.

celle-ci varie fortement. Apparaît ainsi, une fois de plus, la dissymétrie hommes/femmes : si les hommes ont intérêt à vivre dans l'illusion de l'égalité, les femmes, quant à elles, vivent pour la plupart dans la résignation ou dans la désillusion.

Les nouveaux problèmes, les nouvelles conceptualisations trouvent ici également leur place : la mondialisation (article de John Allen), la colonialité (Sabine Masson), le *care* (Marianne Modak, Carol de Kinkelin et Natalie Benelli). Dans chaque cas, le regard critique est aiguisé... Arrêtons-nous par exemple sur « Reconnaissance du *care* dans le travail social : éléments pour une analyse du travail des assistant-e-s sociales » : on y trouve tant l'affinement de la notion de *care* que ses limites, la levée de confusions trop souvent rencontrées. Cet article illustre et poursuit ce que Françoise Messant écrivait dans l'introduction⁵ du numéro de *Nouvelles questions féministes*, intitulé « Famille-travail : une perspective radicale ? » : « *La réflexion critique et radicale sur le care, à l'instar des revendications du mouvement féministe des années 70, contient une dimension utopique [...]. Elle casse la logique économiste de notre*

société et réintroduit la dimension collective, bref re-politise le privé sans l'individualiser ».

L'importance qu'accordait Françoise Messant au terrain, à la confrontation systématique de la théorie avec celui-ci apparaît dans la totalité des articles présentés ici et transparait bien dans le titre de l'opus : *Laboratoires du travail*. Avec deux contributions portant spécifiquement sur le faire de la recherche, celles de Natalie Benelli et Magdalena Rosende (« Enquêter sur les 'métiers modestes' et les 'professions prétentieuses' : deux sociologues aux prises avec les démêlés du terrain ») et de Morgane Kuehni (« Retour sur une exclusion de terrain d'enquête auprès de lingères : lorsqu'un terrain soulève la question du travail de la sociologue débutante, entre autres... »). Au delà de la description (parfois pleine d'humour) des difficultés du travail de la sociologue, ces deux contributions, chacune à leur manière, montrent comment les rapports sociaux de sexe et de classe structurent l'enquête sur le terrain.

Les travaux initiés dès les années 1980 et qui se poursuivent actuellement (cf. ici la démonstration rigoureuse de Margaret Maruani – « Le marché du travail à l'épreuve du genre » – qui conclut : « *Ici comme ailleurs, faire l'économie du genre est un défaut d'intelligence du monde social* ») ont induit une révo-

⁵ Introduction signée de Laurence Bachmann, Dominique Golay, Françoise Messant, Marianne Modak, Clotilde Palazzo, Magdalena Rosende. *Nouvelles questions féministes*, vol. 23, n° 3, octobre 2004.

lution copernicienne dans le concept de travail. C'est dans cette histoire que s'inscrit Sabine Masson (« Le genre et la colonialité du travail en Amérique centrale ») quand elle développe « l'hypothèse générale sur la pertinence d'un double décentrement du regard sur le travail ». Elle montre ainsi que, pour comprendre comment les procès de travail ont été réorganisés « selon une logique flexible et mondialisée », on ne peut faire

l'économie des points de vue genré et subalterne.

Cet ouvrage est certes un hommage réussi à Françoise Messant. Mais il est aussi une sorte de précis de la sociologie du travail féministe – il peut d'ailleurs à l'évidence être utilisé pour des cours –, celle-ci étant entendue comme une véritable *sociologie critique*.

Danièle Kergoat

Sociologue, Directrice de recherche
émérite CNRS – CRESPPA-GTM